



Entrée en matière

Pour commencer

Suite à des études de psychologie, Srdjan Dragojevic (né en 1963 à Belgrade) décide de reprendre le chemin de l'université pour y apprendre le métier de réalisateur. Après une comédie loufoque en 1992 qui lui vaut un beau succès public (*Nous ne sommes pas des anges*), le jeune cinéaste, également passionné de rock et de poésie, se tourne vers un genre plus sérieux : le film de guerre. Avec *Joli village, jolie flamme* (1997), il met en scène un huis clos absurde et revisite le conflit bosniaque des années 1992-1995 selon le point de vue serbe. Comme *Rane*, deux ans plus tard, narrant les aventures de deux aspirants malfrats sur fond de haine serbo-croate, le film suscite un vif débat dans le pays autour des responsabilités de la guerre.

Après un passage par Hollywood où il travaille à la préproduction de plusieurs films sans parvenir à les réaliser, Dragojevic revient en Serbie sans s'être départi de son style décomplexé, énergique et baroque, cultivant l'humour noir et le mauvais goût, le burlesque à la manière outrancière des frères Farrelly (*Mary à tout prix*).

En 2010, il décide de s'emparer d'un sujet polémique entre tous : l'homosexualité en territoire homophobe, son pays, la Serbie. L'idée est d'autant plus périlleuse qu'il choisit le registre comique. Le budget est limité, et de nombreuses menaces pèsent en permanence sur le projet. Néanmoins, le cinéaste s'accroche, résiste, et garde sans cesse à l'esprit que « réaliser *La Parade* est [s]on devoir citoyen ».

Synopsis

Parce qu'un vétérinaire homosexuel lui a sauvé son cher pitbull et que sa fiancée menace de le quitter, Lemon, un caïd serbe homophobe, se voit contraint d'aider les homosexuels de Belgrade à organiser leur première *gay pride*. Or, personne ne veut lui prêter main-forte. Pas même son fils, une sorte de hooligan, qui, comme beaucoup, hait les homosexuels. Pour s'acquitter de sa mission, Lemon n'entrevoit alors qu'une solution : partir à travers l'ex-Yougoslavie en quête du soutien d'anciens mercenaires contre qui il s'est battu pendant la guerre et qui sont devenus depuis ses meilleurs amis...

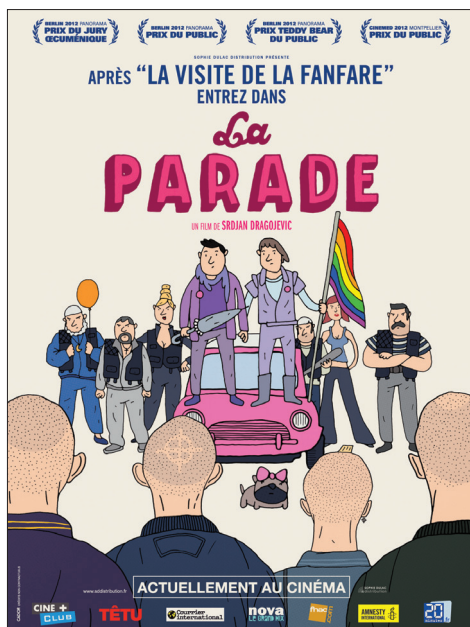
Fortune du film

Avant sa sortie en Serbie, Dragojevic prédisait que *La Parade* susciterait de violentes réactions chez les spectateurs. « Ils vont crier, ils vont hurler, disait-il, mais ils vont regarder le film. Et quand ils le regarderont, peut-être qu'ils réfléchiront et reconsidéreront leurs préjugés et stéréotypes à l'égard de ceux dont la seule faute est d'être différents. » Le film a non seulement remporté un triomphe dans son pays, mais il a aussi été un immense succès dans les Balkans. En France, *La Parade* n'a pas reçu la même audience que l'excellent film *La Visite de la fanfare* auquel le distributeur a tenu à le rattacher.



Zoom

Un dessin à la ligne claire, fortement coloré sur fond écru. Minimaliste. À l'opposé du foisonnement dramatique du film. De bas en haut du cadre : les nombreux partenaires qui soutiennent la bonne cause du film (*Têtu*, *Nova...*), quatre personnages au crâne rasé de dos face à huit autres dont deux sont debout sur



le capot avant d'une petite voiture rose bonbon, le titre du film au-dessus en lettres fuchsia associé à un succès populaire (*La Visite de la fanfare* d'Eran Kolirin), lequel est surmonté de quatre références comme autant de labels de qualité à des prix remportés par *La Parade*. L'argument commercial du slogan englobant le titre du film, « Après *La Visite de la fanfare* entrez dans *La Parade* », rappelle les spectateurs au bon souvenir d'une œuvre qu'ils ont plébiscitée, jouant ainsi sur le mot et l'idée de la « visite » et cherchant à lier dans leur esprit la qualité du film de Kolirin avec le présent opus qu'on les enjoint de voir. Or, à part l'idée de la rencontre improbable de deux camps ennemis, on ne voit pas bien ce qui unit ces deux films aux traitements si dissemblables.

La représentation graphique de l'affiche reprend schématiquement le principe dramaturgique du film : une bande

de hooligans et/ou de néonazis (l'un arbore une croix celtique à l'arrière du crâne) fait face aux héros homosexuels défendus par les gros bras et amis de Lemon. Tous sont prêts à l'affrontement, les uns barrant la route (la fameuse *gay pride*) des autres. Comme dans le film qui s'arc-boute sur un système contrasté de forces et de personnages, le dessin repose sur un jeu appuyé des contraires. Bien sûr, la distribution des personnages dans l'espace du cadre n'est pas la seule figure de dualité de l'image. Formes, masses, couleurs, référents symboliques, tout se combat ici et suggère un déséquilibre des forces en présence. L'uniformité et l'alignement menaçant des crânes rasés s'opposent par exemple à la diversité des coiffures et du positionnement du groupe d'en face.

L'humour n'est évidemment pas absent de cette affiche de comédie. Comme le film, qui se joue des clichés homosexuels, l'image tourne la résistance des deux héros gays en dérision. Ils ont beau être secondés par une escouade de costauds et être bravement juchés sur leur Mini Austin, Radmilo, armé d'un modeste parapluie, et Mirko, le drapeau arc-en-ciel de la communauté homosexuelle en main, n'impressionnent personne. Pas plus que le chien de Lemon (un nœud rose sur la tête) à peine esquissé devant la voiture.

Carnet de création

Srdjan Dragojevic se souvient : « Dans les années 1970, un petit parc juste en dessous de l'hôtel de Moscou, dans le centre-ville de Belgrade, a été le lieu de rassemblement pour certains d'entre nous, fans de punk-rock. Ce même parc était également le lieu de rassemblement des homosexuels. Pas loin de nous, ces pères de famille soigneusement habillés, à la vie socialiste impeccable, étaient à la recherche de partenaires [...]. Nos deux groupes ont été à plusieurs reprises les cibles de jeunes hommes bien habillés et "bien-pensants". » Depuis, les uns se sont fondus dans le paysage, les autres sont toujours ostracisés par la population, victimes de nombreuses humiliations et d'agressions diverses.

En 2001, après la chute du régime Milosevic, la première tentative de *gay pride* a même viré au bain de sang, sous l'œil impassible de la police. Aujourd'hui, rien n'a changé. Au contraire. En raison de la pression de l'Église orthodoxe, du « vaste spectre de politiciens quasi démocrates, ironise Dragojevic, du désespoir de masse et de cette transition brutale et sauvage [passage fulgurant de l'ère communiste à l'économie de marché après l'éclatement de la Yougoslavie, NDR], les choses n'ont jamais été aussi graves sur le front des droits de l'homme et notamment en ce qui concerne les droits des personnes homosexuelles ».

Trois années auront été nécessaires à Dragojevic pour réaliser *La Parade*. Afin d'éviter toute mesure de rétorsion de la part des groupes nationalistes serbes et autres groupuscules néonazis, le tournage s'est déroulé dans la quasi-clandestinité. Malgré les contraintes d'un budget limité, Dragojevic n'a jamais baissé les bras et a toujours eu à cœur de concrétiser son projet.

La dernière séquence du film a été tournée à Belgrade en 2010, au cours « de la première *gay pride* "réussie" de toute l'histoire de la Serbie », précise le cinéaste. Ce jour-là, 1 000 gays et sympathisants ont défilé sous la protection de 6 500 policiers ! 7 000 hooligans et néonazis leur faisaient face. Bilan : un centre-ville saccagé et 300 blessés...

Parti pris

« Basé sur des événements réels, ce road-movie décapant agit comme un manifeste contre l'ostracisme et les chauvinismes de tous poils. Voir les ennemis d'hier – un Serbe macho débordant de testostérone, un bistrotier croate bagarreur, un Albanais du Kosovo dealer d'héroïne, un musulman bosniaque véreux –, tous enclins à "casser du pédé", reprendre du service pour protéger un couple homo, il fallait oser ! Le réalisateur l'a fait avec une galerie d'acteurs épatants et un scénario qui mêle drôlerie, drame et tendresse. »

Hubert Lizé, *Le Parisien*, 16 janvier 2013.

Matière à débat

Pourquoi la caricature ?

Dès les premières mesures, on comprend à quel niveau de comique burlesque se situe *La Parade*. Les méchants homophobes ont des mines patibulaires, les gentils homosexuels sont mignons et évidemment raffinés. Les premiers roulent de gros yeux quand ils ne sont pas contents, les autres font des manières quand ils sont affligés. À la délicatesse de l'euphémisme, Dragojevic a donc fait le choix de la caricature, du cliché, des idées reçues sans chercher à les adoucir ou à les taire. Bien au contraire. On peut certes s'en étonner ou s'en agacer, mais on peut aussi se demander pourquoi.

Outre quelques considérations commerciales que l'on devine, on veut croire qu'en s'emparant des stéréotypes homosexuels comme il le fait, le réalisateur serbe ne cherche rien d'autre qu'à les détourner de leurs cibles, à les retourner contre les homophobes eux-mêmes. De fait, plutôt que d'ignorer ces viles croyances (selon lesquelles les homosexuels seraient des « folles » exubérantes et précieuses), il a préféré les souligner, les ridiculiser, en rire, en stigmatiser la dangereuse bêtise. « Bien que ces idées soient fausses, nous dit-il, soyons d'une parfaite mauvaise foi, admettons-les ouvertement et tournons-les en dérision pour mieux les combattre. »

Manière aussi pour lui de désarçonner l'adversaire en récupérant l'image dont la communauté gay est affublée, sans laisser aux contempteurs le soin de le faire eux-mêmes. La nature du rire est-elle alors différente, vidée de sa substance, dépossédée de son pouvoir maléfisant. De moqueur, le rire devient plus sain, comme pacifié. Il rassure et éclaire, devient possible vecteur de compréhension. L'homosexuel, qui est l'autre monstrueux dont on se moque et se méfie, apparaît alors plus proche, soudainement réhumanisé par le trivial, le ridicule, le grotesque. Il a figure humaine, comme soi, en dépit des différences qu'on doit admettre et dont on doit pouvoir rire sans arrière-pensées. En préférant la boursoufflure de la farce, Dragojevic entend donc pouvoir prendre le contre-pied de l'homophobie qui sévit dans son pays et, au-delà, dans tous les pays de l'Est. Si on peut regretter que l'homosexualité ne se décline dans *La Parade* qu'au masculin, on appréciera la radicalité du dénouement, à la croisée du réel et de la fiction. Violence extrême, sang, mort lors de la tentative de *gay pride*, nous rappellent in extremis que vouloir afficher son homosexualité dans la rue à Belgrade n'est pas qu'une vaste blague. Souvent grossière mais jamais vulgaire, la comédie prend à ce moment-là des accents pamphlétaires.

Le visage de l'homophobie

La Parade, c'est aussi le défilé des affreux, qui nous fait dire que le film s'inscrit à mi-chemin du cinéma kusturicien et d'une certaine tradition de la comédie italienne. De fait, la charge burlesque du film ne porte pas sur la seule caricature de la figure de l'homosexuel. Elle touche tous les autres personnages, au premier rang desquels Lemon et sa fiancée Pearl. Lui est un chef mafieux, machiste, homophobe et chauvin ; elle une blonde superficielle au grand cœur qui, grâce à son sens de la manipulation, sera la cheville ouvrière de la grande réconciliation finale. Sans goût ni éducation l'un comme l'autre, ils s'épanouissent tous deux au contact des colifichets de la société de consommation les plus clinquants. Or, si ce couple de beaufs amuse parfois, le rire s'arrête net à l'apparition du fils de Lemon, petit délinquant fasciste qui n'a d'ailleurs droit qu'à une esquisse de son personnage (comme la bande avec laquelle il fricote) et qui, au terme d'un énième rebondissement scénaristique, se réconciliera avec son père devenu entre-temps *gay friendly* ! Ce sinistre personnage, fort heureusement (pour la réussite morale du film) traité sur un autre mode que comique, représente la part maudite du récit. Une fois encore, Dragojevic ne s'embarrasse d'aucune finesse psychologique et ne cherche ni à le faire exister, ni à le comprendre. Lui et ses copains sont, pour le cinéaste, les vrais (mais pas les seuls, faut-il le rappeler) adversaires désignés des homosexuels. Bourrés de préjugés et de bière, ce sont des êtres désœuvrés, fanatiques et violents, facteurs de la plus vive intolérance envers tout ce qui n'est pas « eux ». Leur haine dépasse en effet la simple homophobie. Racistes, sexistes et ultranationalistes, ils sont fascinés par l'idéologie nazie, comme le suggèrent les nombreux symboles de reconnaissance qu'ils affichent partout.

Criminels de guerre

Dans ce film qui prône « la communication non violente », la fierté homosexuelle et la tolérance pour tous, les féroces ennemis d'hier sont les meilleurs amis d'aujourd'hui. Ce n'est certes pas là le moindre des paradoxes du film, mais au cours de son périple qui le conduit à travers les pays voisins de la Serbie, Lemon retrouve d'anciens mercenaires comme lui, contre qui il s'est battu durant les guerres en ex-Yougoslavie (1991-1999) et qui se sont depuis reconvertis dans le banditisme. Il y a d'abord Roko, le cafetier croate, puis Halil, un musulman bosniaque véreux et, enfin Azem, un Albanais du Kosovo trafiquant de drogue.

Chacune des retrouvailles est l'occasion d'un morceau de bravoure du film, qui nous livre à la fois une version parodique du recrutement des *Sept Mercenaires* et un tableau édifiant de l'état des pays aujourd'hui indépendants de cette région des Balkans. Là, tout semble n'être que pauvreté et trafics en tout genre. Les mafias dictent leurs lois et prospèrent en toute impunité. Un vrai jeu d'enfants, nous dit la scène du faucon livreur de cocaïne au Kosovo...

Dans ces scènes où les uns et les autres s'interpellent à coups de « Tchetchnik », « Oustachi » et « Shqiptar » (termes péjoratifs pour désigner respectivement un Serbe, un Croate et un Albanais du Kosovo), on est frappé par tant de complicité, de joie, de bonne humeur. Or, derrière cette galerie de portraits à l'emporte-pièce et les rires virils qui la caractérisent, se cache une réalité beaucoup moins plaisante, située au-delà de la détestation partagée des homosexuels de nos quatre Pieds Nickelés. Une réalité perceptible dans la manière qu'ils ont de se jauger et de se reconnaître. De se respecter, sinon de s'admirer pour ce qu'ils sont et ont été : des criminels de guerre (avec possible participation de Lemon lui-même à la « purification ethnique » des Croates et des musulmans par les Serbes lors du conflit serbo-croate). Gênant donc pour une fiction burlesque qui puise son aliment dans l'histoire récente des pays de la zone.



Envoi

La Cage aux folles (1978) d'Édouard Molinaro. Immense succès populaire lors de sa sortie, cette comédie adaptée de la pièce homonyme de Jean Poiret divisa la communauté gay. Les uns n'y virent qu'une immense caricature qui nuisait davantage à la cause homosexuelle qu'elle ne la servait; les autres trouvèrent que le film véhiculait l'image favorable d'un couple stable et amoureux (à l'image de Radmilo et Mirko dans *La Parade*).